

François JULLIEN, philosophe et sinologue (spécialiste de la Chine), s'interroge sur l'état d'esprit de nos contemporains au sortir du confinement.

« N'oublions pas la vraie vie »

Qu'il ait fallu, au début, courir à l'urgence, sauver des vies autant qu'il se pouvait, mettre tout en oeuvre pour assurer la survie, était plus que légitime. On aurait pu néanmoins voir le mal arriver et mieux s'y préparer. Fallait-il d'ailleurs fermer les librairies alors que les fromagers restaient ouverts ? Mais après ? Ne sommes-nous pas en train de nous installer, en France, dans le renoncement ?

Car il faut distinguer. Il y a le *vital* dont le contraire, nous le savons, est la mort. Mais il y a aussi le *vivant*, dont le contraire est la non-vie, la vie qui ne vit pas vraiment : la vie n'est plus qu'un semblant de vie, une pseudo-vie. Car *vivre* – seulement vivre – en soi n'est pas éthique, puisque nous n'avons pas choisi d'être en vie. À preuve, on peut choisir de mourir. C'est d'*accéder à la « vraie vie »* – à une vie qui soit effectivement vivante – qui peut s'ériger en finalité. Le retour ne doit donc pas être à la vie « normale », mais à la vie vivante, la vraie vie, autrement dit la vie désirante.

Que la précaution soit désormais nécessaire, qui le contesterait ? Mais que la précaution devienne règle de vie, que le « Care » (1) s'installe en idéologie dominante, est inquiétant. Ne faudrait-il donc pas se mettre au plus tôt à dissiper cette ambiance, à défaire cette nouvelle obédience (2), si bien véhiculée par les médias ? À se défier de la trop facile empathie, qui a par conséquent tôt fait de se renverser en son contraire : un manque flagrant de communauté, et d'abord politique ? Ne faudrait-il pas ouvrir un écart à cet égard -commencer d'en dé-coïncider (3) ?

La pandémie a révélé, une fois encore, que nous ne savions pas loger la mort dans la société. Or la mort, comme on sait, débute en nous avant la naissance. La mort est dans la vie, avant de l'achever. À la fois elle la met en tension et la révèle. Est-il si sûr que mourir, quand on est en fin de vie, soit à redouter ?

On dira que la pandémie a mis le monde entier à genoux et que la France n'a fait que suivre. Est-ce si sûr ? En Chine, il y avait aubaine pour le pouvoir à mettre le peuple un peu plus sous verrous, à mieux le contrôler par le numérique, à réprimer plus durement la démocratie. Mais en France ? La France n'est-elle pas en train de s'installer dans un discours lénifiant (4), dans la rétractation des possibles et le rabattement ? Étonnante docilité : quelle tentation éprouvons-nous à mettre la vie sous cloche (5) ? Quel plaisir prenons-nous à la surprotection, surtout à son institution ?

On dira que nous avons appris, grâce au Covid, à regarder le ciel, à voir les enfants grandir, à prendre du temps et même à bailler. Nous deviendrions un peu plus zen. Une sagesse enfouie nous reviendrait. Ce serait là une leçon bénéfique de décroissance...

Or, ne faudrait-il pas plutôt une autre croissance ? Ne sommes-nous pas, en France, en train de nous résigner un peu plus, d'oser un peu moins ? Cette atonie, dont on s'accommoderait si bien, ressemble elle-même à la mort. « *La France malade de la volonté* », disait Nietzsche.

On n'a cessé de saluer, ces derniers mois, le télétravail comme une grande avancée. Il devient la commodité : plus « safe », plus économique, plus pratique, etc. N'envisage-t-on pas de prolonger, et peut-être de perpétuer, l'enseignement à distance, de l'école primaire à l'université.

Y compris en philosophie ? Or, le « live » n'est pas la vie, mais plutôt son contraire. Car peut-on négliger ce que fait ainsi perdre la connexion facilitée, virtuellement illimitée ? Elle fait perdre l'effectif : la rencontre, le face-à-face, la présence (qui se valorise par son absence), le vif de la parole (qui sous-entend aussi sa perte). Songe-t-on à quoi l'écran fait écran ?

Il faut bien sûr rester vigilant à l'égard du Covid – qui le contredirait ? Il nous a tant coûté. Mais peut-on en faire une morale collective ? Peut-être même faudra-t-il apprendre à vivre

dorénavant en son odieuse compagnie. Belle formule de Fénelon, reprise par Chateaubriand, en cas de reconfinement : « Les heures sont longues, mais la vie est courte ».

François JULLIEN, Ancien élève de l'École normale supérieure. Article « N'oublions pas la vraie vie », *Le Figaro* du 27-28 juin 2020.

**Notes :**

- (1) Le « Care » : “care“ mot anglais qui signifie “soin“. L'idéologie du “care“ consisterait à ne penser qu'en fonction des précautions sanitaires pour survivre en oubliant le but même de la vie.
- (2) obéissance : obéissance sans réflexion à une règle érigée en absolu.
- (3) dé-coïncider : l'auteur invite ici à sortir l'état d'esprit qui adopte sans vigilance, sans l'écart d'une réflexion, sans distance critique l'idéologie du “care“.
- (4) lénifiant : Amollissant, qui ôte toute énergie, qui endort la vigilance.
- (5) mettre la vie sous cloche : protéger de manière excessive.